

1

Il monta dans l'automobile avec un sentiment de gêne. Il comprit au moment même où il monta qu'il avait souhaité qu'elle ne s'arrêtât pas. Trop tard, il avait levé la main et elle s'était arrêtée. Il attendait sur la route depuis à peine dix minutes, depuis que le train Alger-Oran l'avait laissé en gare de Blida et qu'il n'avait que ce seul moyen, l'auto-stop, pour rejoindre la base de Mouzaïaville.

La traction noire s'était arrêtée et il était monté. Il avait sa dégainé de bleu, sa dégainé de militaire qui revient de permission dans son uniforme bleu marine, petit blouson d'aviateur en laine avec ses gros boutons dorés, pantalon sans revers un peu trop large, calot et godillots noirs ; la ganse de son sac à dos était placée sur l'épaule droite et il avait agité la main, poing fermé et pouce pointé dans la direction, là-bas vers la base.

Il avait vu alors la traction avant qui déboulait sur la nationale 24 et il lui avait fait signe de s'arrêter. Quand le

conducteur se pencha sur le siège avant pour lui ouvrir la porte, avant même qu'il s'arrêtât, il avait vu que c'était un Arabe, jeune, trente ans, vêtu à l'européenne. Vu de près il avait quelque chose (peut-être cet air un peu trop aisé, il est rare qu'un Arabe s'arrête pour prendre en stop un Européen), quelque chose de dérangeant. La voiture aussi était un peu trop vieille, sale comme si elle avait roulé toute la nuit et il n'y avait pas de sièges arrière, ils avaient été ôtés.

La voiture s'était arrêtée à côté de lui et il était trop tard pour dire Non, merci, je rentre à pied ; ou Non merci, j'attends quelqu'un d'autre ; ou pire encore, Non merci, je préfère un Européen. Elle s'était arrêtée et il avait dit d'une voix un peu trop décontractée : Vous pouvez m'amener à la base ? Il était en uniforme, l'uniforme français de l'Armée de l'air et il parlait un français très pur, sans aucune trace d'accent. D'instinct il avait pris le parler de son père.

Il pouvait parler « pied-noir » à la commande, rire avec les copains en mode « pied-noir », faire des plaisanteries « à la pied-noir », mais chez lui, avec son père et sa mère il parlait pointu, comme un parisien, auraient dit ses voisins pour qui, au-delà d'une ligne qui va de Toulouse à Marseille, tout le monde parle pointu.

Il remercia le conducteur arabe avec une politesse chaleureuse mais s'abstint d'en faire trop, comme si cela était chose naturelle. Il vit alors qu'un deuxième Arabe était assis à l'arrière.

Tout en roulant, il ne pouvait s'empêcher de regarder vers l'arrière, là où l'autre Arabe était assis sur les talons puisque les sièges avaient été enlevés. Une couverture brune recouvrait des objets de forme allongée, à côté de lui. Il sentit d'instinct qu'il devait parler, parler beaucoup, meubler les silences et surtout parler de la France, la France dont il avait été arraché pour faire son service militaire.

Il s'efforçait de parler de l'air le plus naturel possible tout en se tournant de temps en temps vers l'autre passager silencieux, comme pour l'inclure dans la conversation. L'homme semblait indifférent quand soudain il bougea,

fit un mouvement silencieux et inclina le buste vers l'avant pour dégager l'ouverture de la poche arrière de son pantalon. Il sortit un couteau à longue lame, une espèce de navaja et commença à l'aiguiser avec une pierre. La lame passait et repassait lentement et Sylvain Ermerie fit un effort surhumain pour ne pas être hypnotisé par le crissement de la pierre.

Le conducteur regarda sans se presser dans son rétroviseur intérieur et dit lentement « lä, lä » en arabe (non, non) à son compagnon. Il avait une voix apaisante et presque fataliste. L'homme ne répondit rien et continua d'aiguiser la lame. Il sortit une orange de sa poche. Lä, lä, disait l'autre. Il se mit à peler l'orange. Le couteau passait longuement sur la surface de l'orange, déroulait une peau en spirale, minutieusement sculptée. Il piquait une tranche avec la pointe du couteau, la détachait de l'ensemble et la portait à la bouche.

La lame semblait buter contre les dents. Sa bouche s'entrouvrait à chaque va-et-vient et Sylvain voyait ses dents, de belles dents blanches et fortes qui mordaient silencieusement dans le fruit.

Sylvain continuait de parler et sa voix faussement insouciant se mêlait au ronronnement du moteur, aux longues mains brunes avec leur anneau d'argent sur le volant, au va-et-vient silencieux de la lame. Il fallait surtout ne pas montrer qu'il avait peur. Un discours d'une niaiserie familière sortait apparemment sans effort d'une gorge sanglée du nœud de cravate réglementaire, cravate noire sur chemise beige. Une gorge placée à soixante centimètres de cette main méditative qui vaquait lentement à sa tâche.

Les eucalyptus qui filaient de chaque côté de la route le tiraient vers la base et chaque tour de roue était un mètre de gagné. Il avait enfilé la défroque du métropolitain et il parlait comme un étranger avec des accents de petit Français pressé de rejoindre son unité, peureux des sanctions s'il loupait le couvre-feu et au courant de rien du tout, Oh là là ! rien de rien du tout de ce qui se passait ici, sinon qu'il était pressé de repartir en métropole à la fin de sa conscription en octobre 1962, quitter cette terre d'Afrique et s'en retourner chez lui entre Français.

La base apparut enfin au milieu d'une phrase. Quelle phrase était-ce ? il ne devait jamais s'en souvenir. À l'évidence une phrase d'une platitude extrême. Des miradors fantomatiques dominaient les murs d'enceinte. Il se crut au cinéma, un nouveau plan, un changement de décor, on passe à la nouvelle scène. C'est là, merci beaucoup. La silhouette tassée derrière le conducteur ne l'honora pas d'un regard, il ne l'intéressait déjà plus. Mektoub. Ce n'était pas son heure.

Il était déjà dehors, la sangle de son sac à dos sur l'épaule. Il tournait sans trop y croire le dos à ces deux convoyeurs. Il s'attendait toujours à sentir le choc du couteau entre ses deux épaules.

Ils le laissèrent à la route, à la base, à son destin. La traction s'était arrêtée pile devant le portail. Les deux sentinelles le regardèrent descendre de la voiture, dire au revoir aux deux Arabes. Ils ne manquent pas d'air ! se dirent-ils, s'arrêter juste devant des militaires français ! Ils regardaient la vieille traction avant. Ah, mince alors !

Les fellaghas circulaient en toute impunité, avec leurs armes à peine dissimulées, dans de vieilles tractions noires qu'aucun gendarme n'osait arrêter.

Mais qu'est-ce que tu fous là, la bleusaille ? c'est à c't'heure-ci qu'tu rentres ?

Il aurait pu faire du pathétique avec cette histoire, la raconter à sa famille, prendre le beau rôle, celui sur lequel le destin veille, celui que les dieux protègent, mais il se méfiait d'instinct du pathétique. Le pathos c'était pour les récits épiques, n'est pas héros qui veut. Il savait qu'on l'écouterait à peine. Dans sa famille on dirait : « Tu l'as échappé belle ! » et c'est tout ; aucune curiosité autre que celle d'avoir à raconter à son tour une bonne histoire à propos de Sylvain et de son incurable bêtise ; la preuve, il avait failli y laisser sa peau. Le récit d'une mort annoncée tomberait, plouf, comme une pierre dans un étang et l'eau se refermerait sur lui. La mère passerait vite fait à des choses importantes, la maladie de sa tante, l'infamie des politiciens, le plastic de l'autre nuit.

Il raconta l'histoire, oui, mais à ses camarades de chambrée, et tous lui dirent de la raconter encore et encore, à un tel et à un tel. Putain de frousse tu as eu, hein, Sylvain ? Tu l'as dit Pierrot, la sueur me collait aux cuisses, j'en avais le froc trempé. Tu ne t'es pas pissé dessus au moins ? Bon Dieu non, mais ça a été tout juste !

Il aimait bien ramener les choses à des proportions humaines. Il la jouait toujours modeste. Certains y auraient vu un grand orgueil, mais en vérité c'était une vraie timidité, la peur d'être ridicule en endossant un rôle qui n'était pas le sien. Ça le gênait d'être le point de mire. Il n'était pas un héros, tout juste un type qui avait eu du bol.

Ce n'était pas la première fois que le caporal Sylvain Ermerie, matricule 69216 prenait des libertés avec le règlement. Il savait que des camarades répondraient pour lui à l'appel, il ne s'en faisait pas pour ça, et toujours, toujours il avait trouvé un automobiliste compatissant qui l'avait pris sur la route, et le lâchait aux abords de la base, ni vu ni connu, il suffisait pour lui de faire le mur. Certes il n'était pas question de descendre devant le portail à la vue des sentinelles, encore moins d'avoir une permission en règle, il n'en aurait pas eu une chaque semaine, mais un copain lui avait fourni un carnet à souche de permes encore vierges, déjà tamponnées et il n'avait eu qu'à imiter la signature du commandant. Un jour tu vas te faire choper lui disaient les autres et tu seras bon pour le trou, ou pire, tu seras porté déserteur. Mais la solidarité fonctionnait bien dans la chambrée. Il s'était attiré la sympathie de ces exilés en ponctuant le rituel « Silence à l'appel ! » d'une canonnade sphinctérienne du plus bel effet.

À l'heure qu'il est, neuf heures quinze, mon copain Popaul a dû dire au juteux : Ermerie est pas au hangar ? donc il est sur le terrain. Il est pas sur le terrain ? alors c'est qu'il est à l'infirmerie à recenser ceux qui vont à Tipasa, because le brevet sportif. Ouais, mais à ce train-là, pensait Sylvain, le Popaul, il va pas tenir longtemps face au juteux. Il faut que je rejoigne la base fissa.

Il était le seul pied-noir adopté par la communauté des conscrits métropolitains. Il faut dire que son père était de là-

bas, de France comme on disait et que sa mère, bien que née ici, avait été élevée à Paris. Il leur avait souvent sauvé la mise face au juteux, un sale con qui cherchait sans arrêt à coincer tout le monde, surtout les sursitaires.

Cela n'était pas un hasard. Depuis son plus jeune âge il passait ses vacances en métropole. Il traversait la mer et après des jours de train arrivait enfin en gare d'Angers où ils attendaient le car, sa mère, son frère, sa sœur et lui, pour enfin rejoindre la Cour Verte, la maison de famille comme ils disaient. Il avait appris des tas de jeux là-bas, pêcher au vers, à la pâte (de la farine mélangée à de l'eau), débusquer les lièvres, bombarder de noix encore vertes le poulailler du père Baulu, courir pieds nus sur les chaumes. Les blés coupés ras laissaient des bouts de tiges tranchants comme des rasoirs mais il fallait économiser les sabots ! Il laissait donc ses chaussures de ville dans un fossé, à l'abri des regards, à côté des sabots.

Ils portaient maintenant tous des chaussures de cuir noir à empeigne ronde, ou des pataugas, les jours d'entraînement. Il les avait retrouvés ici, eux ou leurs semblables, venus des villes, venus des champs. Ils étaient ici contre leur gré et ils n'aspiraient qu'à une chose : La quille, Bon Dieu, la quille ! Cela avait, pour un pied-noir, un côté irritant. Mais lui aussi n'aspirait qu'à ça, et pourtant c'était son propre pays qu'il était censé défendre, mais il se trouvait bien mou côté patriote, il détestait l'armée, il détestait se battre. Il avait les tueurs de l'OAS en horreur.

Et puis, plus personne ne savait où on en était. On savait qu'il faudrait quitter l'Algérie, mais quand ? Dès que les accords d'Évian seront signés ça sera plié pour nous. Les accords ? Quels accords ? Et puis d'abord c'est où Évian ? C'est pas en Suisse ? Mais non, couillon, c'est en Savoie. Alors ils sont tous à Évian, à décider de notre sort à nous ! Et qui nous représente là-bas ? J'sais pas, personne, le ministre à de Gaulle, je suppose. Et ben, on est bien lotis !

Il y avait toujours quelqu'un pour faire la sourde oreille, ou pour mettre en doute, ou pour croire à un miracle. Un miracle ? Quel miracle ? Dès qu'ils auront l'Indépendance ils nous

tueront tous ! Pour sûr ils nous tueront. Qu'est-ce que tu ferais à leur place ? La même chose qu'eux. Il y a trop de sang entre nous. Pourtant on s'entendait bien. Quand ça ? À l'époque. Quelle époque ? L'époque où on avait le dessus et où on leur apportait tout. Quoi tout ? La civilisation mon vieux ! L'école, la médecine, la république. L'école, j'dis pas ; la médecine, ouais, les dispensaires. Quant à la république, qu'est-ce qui z'en ont à foutre de notre République française ? Arabes ils sont, Arabes ils restent !

Il n'y avait pas d'Arabe à la base. Ils étaient mobilisés comme les autres mais faisaient leurs classes chez les zouaves ou les tirailleurs. On n'en trouvait pas dans l'aviation. Lui il avait été mobilisé dans l'armée de l'air. Ça avait été un vrai coup de bol. Des opérations il en avait fait, mais jamais tiré un coup de feu. Le combat, il ne savait pas ce que c'était. Il avait monté des gardes la nuit, dans les sillons, au milieu des vignes et il avait vu de vagues silhouettes brunes qui avançaient en rampant et enterraient des choses enveloppées qui de loin ressemblaient à des armes. Bien entendu il avait fait le mort. Autant dire que les autres aussi, les métropolitains qui étaient en nombre dans cette unité, avaient fermé les yeux. L'essentiel était de rentrer à la base sains et saufs. Et puis, qui savait ce qui se tramait là-bas, dans ces négociations qui allaient devenir les accords d'Évian ? Se faire tuer à six mois, deux mois, un mois de la paix ? C'était idiot. Tout le monde en convenait.

La popularité de Sylvain venait du fait qu'il avait été nommé au bureau des sports. Il « organisait » le brevet sportif. Trois épreuves : lancer de grenades (fausses), course d'endurance (à peu près 5 kilomètres) avec port, dans le dernier kilomètre, d'un sac de marin rempli de pierres censé figurer un camarade blessé, natation (50 mètres). Ce brevet donnait droit à une semaine de permission supplémentaire. Les conscrits métropolitains avaient droit à un mois par an, un mois entier chez soi, le rêve, mon pote, loin de ce foutu pays et sa guerre, et arrivaient péniblement à cumuler jour après jour l'équivalent de trois semaines. Il leur « donnait » donc le brevet, fermait les yeux sur les parcours non terminés, les grenades qui manquaient leur

but (trois cercles tracés à la craie sur le sol), les nageurs qui s'effondraient et manquaient se noyer en plein port de Tipasa où étaient organisées les épreuves. Il avait en sympathie tous les faiblards de bonne composition qui crachent leurs poumons dans l'effort et finissent par s'effondrer.

Il avait son coin à lui, un petit hangar où il « gardait » le matériel. Chacun sait que c'est au service militaire qu'on en branle le moins. Que de temps perdu à compter les ballons de foot, ranger les maillots, tenir à jour les fiches ! La base militaire de Mouzaïaville était une petite base d'entretien du matériel, de dépôt. Quelques avions étaient rangés là comme des coucous boitillants au garage. À seulement quelques encablures, en pleine Kabylie, il y avait la guerre, la vraie. Lui, la guerre, il s'en tapait. Il avait toujours eu le génie de vivre à côté des choses, des gens, des lieux. Il ne lisait aucun journal, n'écoutait pas la radio. Pourtant, il s'en passait des choses !

Il rendait service. Ça, il savait faire. Il s'engueulait avec l'adjudant. Ça il savait faire aussi. Cela lui avait valu huit jours de prison. Sa mère avait dit : On n'est pas un vrai militaire tant qu'on n'a pas fait de la prison. Sa mère avait une vue romantique et quelque peu partisane des choses. L'armée allait pour elle avec les officiers vaillants, les sous-offs imbéciles, les hommes de troupes dévoués et les fortes têtes à tous les échelons.

Il avait deux versants, comme les montagnes. L'un abrupt et sauvage quand il était seul ou confronté à la bêtise des autres, surtout à l'autorité qui ne se prévalait d'aucun mérite sauf d'être elle-même ; l'autre doux et engageant, avec des creux pleins de mollesse où s'engouffraient les pluies et les vents. Il offrait ainsi ou une pâte meuble que chacun pétrissait, ou une surface dure, un silex que rien n'entamait.

Personne chez lui ne le connaissait. On disait : Oh, Sylvain, c'est un... et puis là, on s'arrêtait, on réfléchissait : un timide ? un bon garçon ? un pauvre garçon ? un type qui ne pense pas ? un jeune homme sans ambition ? une tête vide ? une tête pleine de vent ?

On aurait pu dire : une énigme. Mais même le mot énigme paraissait trop fort. Du reste, on ne disait rien, on ne parlait pas

de lui, on eût été bien embarrassé de dire quelque chose. On disait C'est le contraire de son frère. Ainsi on disait tout. Ce que l'un avait en creux, prenait relief et notabilité chez l'autre.

* *
*

Il monta dans la carriole avec un sentiment de gêne. Un attelage de quatre chevaux dont deux seulement étaient montés par des chasseurs tirait la carriole chargée de munitions sur l'étroit chemin de terre qui servait de route. Il avait les pieds en sang. Tous les gars de l'infanterie vous le diront, c'est aussi bête que ça : rien de tel que des godasses neuves pour vous filer des ampoules.

La colonne s'étirait sur plus de trois cents mètres et cela faisait quatre jours qu'ils avaient dépassé le port de Nemours pour se diriger vers la frontière marocaine.

Ce n'était pas la première fois que le deuxième classe Louis-Siméon Ermerie, matricule 32216, classe 1840, prenait des libertés avec le règlement. Il avait hélé le gars sur la carriole, il lui avait fait le signe avec le pouce ; Permission ou pas, je grimpe là-dessus reposer mes pieds.

Il avait sa nouvelle dégainé, sa dégainé de conscrit qui fait ses trois ans : culotte rouge, guêtres blanches et paletot gris bleu, avec la fameuse casquette des chasseurs d'Afrique : un drôle de petit couvre-chef couleur garance, en forme de tuyau de poêle, à visièr vernie noire. Le barda pesait un maximum avec ses couvertures roulées, sa tente et ses munitions, son fagot de branches sèches et son bidon brinquebalant à la ceinture. Et encore je ne te cause pas du fusil à baïonnette, si long qu'il te faisait ressembler de loin à une grosse blatte qui aurait perdu une de ses antennes et qui crapahuterait dans les plis du terrain, un vrai cafard à merde. Les autres le regardaient oser et l'enviaient un peu. Une forte tête, voilà ce qu'on disait déjà de lui.

Il était néanmoins monté dans la carriole avec ce sentiment de gêne par rapport aux autres, à tous ceux qui avaient leurs

pieds en aussi mauvais état que lui mais qui eux n'osaient pas. N'osaient pas monter dans la carriole aux munitions sans la permission du chef, n'osaient pas se foutre du juteux derrière son dos, n'osaient pas demander plus que leur ration. Ils avaient déjà cette patience et cette endurance qui caractérisent les gens qui savent ce que c'est d'en baver.

Des croquants, quoi ! Oscar aurait dit de pauvres zigues.

Oscar venait du Havre mais on voyait bien qu'il avait longtemps vécu à Paris. Siméon venait d'une petite commune près d'Angers et ils avaient lié connaissance sur le cargo qui avait chargé pêle-mêle à Marseille conscrits et militaires de carrière. C'était leur double prénom qui avait fourni leur premier sujet de conversation.

C'est marrant, toi tu t'appelles Louis Siméon et tout le monde t'appelle Siméon, et moi je m'appelle Oscar Claude et il n'y a qu'au régiment qu'on m'appelle Oscar. Faut croire que nos parents, ils n'arrivaient pas à se décider !

Ils étaient donc devenus amis, à savoir pourquoi, peut-être ce goût de la plaisanterie qui passait par l'usage des mots. Ils parlaient bleusaille, juteux, serpat et comme ils avaient lu Maupassant et qu'ils étaient de l'ouest, le grand ouest qui inclut Bretagne, Normandie et Pays de Loire, ils parlaient *paisan* entre eux comme on parle argot dans les fumoirs pour se donner des airs.

Le cuistot avait fait sa provision de glands pendant la pause et venait de les torréfier pour le café du conscrit. Chacun cherchait son quart en fer-blanc. Le temps de déposer le barda et de dégager le bidon qui pendouillait à la ceinture.

Dis donc, faudra penser à descendre de ton perchoir ! j'suis pas l'larbin de ces messieurs, j'ne suis que l'cuistot ! et puis, fais gaffe au juteux, s'il te voit là-haut ! Hé, vous autres, vous pensez quand même pas qu'on va vous servir du vrai café comme à Procope ? Et en plus sur un plateau ! Ici c'est l'armée, on marche ou on crève et on boit du jus d'gland !

C'était un matin de novembre et les chênes-lièges avaient un air frileux malgré leur hauteur. Des arbousiers dressaient leurs épines encoconnées de blanc. Une espèce de givre collait

aux arbres, à l'herbe rase qui avait brûlé pendant l'été puis avait reverdi dans un sursaut brisé net par les froids d'un automne bien avancé où perçaient des pointes d'hiver. Les plateaux se succédaient aux plateaux et de grandes cassures venaient cisailer le terrain, bousculant la piste étroite qui servait de route et qui s'agrippait aux ravines dans de longues ondulations où s'étirait la colonne, avec ses roues et ses affûts de canon chargés sur des mulets, ses carrioles bourrées jusqu'à la toile, ses fantassins pesants et ses cavaliers qui surveillaient la progression générale.

Ils étaient assis sur leur barda tandis que la colonne s'organisait dans la pause avec cette lenteur des hommes qui attendent les ordres pour bouger comme pour s'arrêter. Ils avaient débarqué du bateau à vapeur avec cet enthousiasme mitigé des gens dont on change tout à coup le programme et qui suivent leurs camarades aussi ignorants qu'eux avec un sentiment de fatalité. Lalla Marnia était paraît-il en vue et la conversation s'organisait autour de Nemours qu'ils avaient quitté il y a trois jours.

Nemours ! T'as vu à quoi ça ressemble Nemours ? Au trou d'mon cul, oui ! Y'a déjà un Nemours dans le Gâtinais, oui Monsieur. Près de Fontainebleau. Nemours, de Nemausus, la déesse gauloise. T'as vu des Gaulois par ici ? Des enturbannés oui. Des gus qui disent ni bonjour, ni bonsoir. Des gus qui parlent pas français. Moi, j'veux bien, mais donnez un nom gaulois à un bled africain !

T'y comprends rien, le bleu ! Nemours c'est à cause du Duc de Nemours, le propre fils de Louis Philippe.

Mais il a pas déjà sa ville ? Orléans ou Orléansville, vers Alger ? Tous ces princes et ces galonnés ils s'gênent pas, ils s'donnent sur not'dos un passeport pour l'éternité. Avant c'était le contraire, on avait un nom parce qu'on venait d'un coin : Dulac, Dupont, Dupré.

Et Ermerie, d'où ça vient ?

Du dieu Hermès.

Arrête ton char, le bleu ! C'est pas parce que t'as fait des études que tu dois nous prendre pour des cons !

Ils avaient débarqué dans ce petit port construit par les Français une quinzaine d'années auparavant pour servir de point de débarquement en cas de conflit avec le Maroc. En fait ce n'était qu'une crique plutôt inhospitalière dominée par un rocher d'une aridité affreuse. Sur ce cap, ce qui y ressemblait, un ensemble de ruines toutes plus fantomatiques les unes que les autres rappela aux dépouilles d'un camp sur lequel une guerre serait passée. Tout en haut de ces ruines, tel un guerrier encore debout, la vigoureuse silhouette d'un haut mur flanqué de deux tours carrées imposaient malgré soi le respect.

Qu'est-ce qu'on fout là, Bon Dieu ?

Ils étaient à une quarantaine de kilomètres de la frontière marocaine et ils voyaient bien qu'ils allaient faire ça à pied.

Et si c'était qu'ça. Mais les sous-offs, pour faire les renseignés, parlaient d'expédition militaire, d'incursion punitive, d'un brandon qu'on avait rallumé et qui allait peut-être coûter une guerre.

Une guerre, mais ils sont fous ! j'suis pas venu ici pour m'faire trouer la peau !

Tu veux dire pour t'faire égorger ! c'est la mode ici !

Qu'est-ce qu'on en a à foutre des Beni Snassen, hein, Oscar ? c'est-i-pas qu'un marabout leur a chauffé la tête ? Moi je suis venu ici faire mon temps, la colonisation qu'ils disent, pas pour faire la guerre.

T'avais donc personne pour t'payer un remplaçant ?

Et toi, Oscar, t'avais quelqu'un ?

Ma foi non, la preuve !

Ils ne nous aiment donc pas, nos parents ?

Pour sûr qu'ils nous aiment mais ils aiment mieux leur maison et de là à hypothéquer !

Et puis, y'avait pas d'danger, qu'ils répétaient à la caserne, les sous-offs !

Pas d'danger ? et où qu'on va alors ? À Lalla Marnia ? Là où qu'on attend le grand Yussuf ? Le massacreur des tribus ? Moi je préfère Martimprey.

Regarde-le le Martimprey, gueule de ganache et cul bouché. Des généraux comme lui ça donne envie d'aller sur la planche et de baisser le froc !

T'as vu leur dégaine ? On se croirait à l'opéra !

J'espère que ça sera jamais un opéra. J'ai pas envie du grand air du troisième acte, là où le gus s'empale sur une baïonnette pendant que le clairon sonne la charge !

Ils aimaient parler comme des types de la campagne. Il y avait là comme un snobisme de la part de deux jeunes gens qui avaient reçu une éducation. C'était leur manière à eux de passer le temps, de conjurer la mouise.

Un autre s'égosillait au milieu d'un groupe :

Nemours, le trou d'mon cul ! Un hôtel à trois chambres, t'as bien entendu, trois chambres : une pour le proprio, les deux autres pour deux fonctionnaires du télégraphe ; ben oui ! Y'a le télégraphe, un bâtiment à lui tout seul, un bureau des postes, au cas où tu voudrais envoyer une lettre ! Et deux cafés. Pour qui ? Mais pour nous autres, les militaires de passage ! Tout est fait ici pour être de passage, même le marché aux chevaux et aux mulets !

Un petit troquet à la sortie de la ville leur avait offert quelques sièges sous une treille d'un vert émeraude qui contrastait avec la pauvreté ses murs. Quelques Arabes y étaient assis devant un verre de thé. Ils étaient indifférents et regardaient ailleurs. Cela mettait certains bidasses hors d'eux.

Venir ici et pas voir une seule gentille femme ! Mais où qu'ils les mettent ? Sacré bande d'enturbannés !

Ils se disaient pour se consoler : On voit du pays. C'est toujours bon de voir du pays.

Mais dans un coin de leur tête, leur tête de paysans qui pensaient aux labours, aux semailles, aux fourrages à rentrer, il y avait toujours la petite phrase : Pas d'bol pour la classe 59 ! On est bons pour l'Algérie et nous voilà à Marseille et puis à débarquer à Alger, et bientôt dans le djebel à chercher des poux dans la tête aux Marocains !

Ils arrivèrent à Lalla Marnia à la tombée de la nuit. Ils pénétrèrent dans une enceinte de forme carrée avec quatre bastions aux quatre coins. Des feux allumés à même le sol jetaient des lueurs gigantesques sur les murs. Des hommes passaient dans la cour, les bretelles défaites pendant sur

la culotte incarnate, la tunique jetée à l'épaule. Un cavalier caracolait dans l'enceinte comme s'il eût été sur une scène.

L'homme et son cheval présentaient alternativement, dans des mouvements somptueux de voltes et de faces, un désordre de broderies et d'incrustations de velours. Les crocs de la moustache, le profil d'épervier faisaient de lui une physionomie de roman. Sa barbe noire taillée en triangle frôlait l'encolure de la bête. Il tenait la bride courte et le cheval se cabrait avec des yeux fous quand il donnait un coup sec sur les rênes.

C'est Yussuf, le grand Yussuf ! Il fait ça tous les soirs, c'est sa détente !

Les appelés regardaient ce phénomène et s'ébahissaient comme au théâtre. Ils voyaient tour à tour la couleur rouge du manteau d'apparat, la coiffe ottomane ornée d'un gland flottant, le damasquiné des bottes, la poignée rutilante du sabre. Des spahis applaudissaient le centaure. Les fayots ! murmura Oscar.

Ils partirent en expédition dès le lendemain. Le général Yussuf en était et le général de Martimprey. La colonne s'ébranla dans un bruit de sabots, un grincement de roues et une cacophonie d'ordres et de contrordres hurlés par des têtes à képis.

Ermerie était passé à l'infirmerie et on avait bandé ses pieds. Il était troupiier et le terrain accidenté rendait la progression difficile. Un sentier se faufilait entre les arbres. De grandes cigognes passaient en zigzaguant entre les cimes. Les branches noires des cèdres et des thuyas géants ployaient à peine bien qu'il fût du vent et tous, sous cette voûte, courbaient machinalement le dos en attendant le passage de la frontière.

Une cohorte de spahis surgie de l'arrière les fit se ranger précipitamment sur le côté et les capes rouges balayèrent l'air sec et froid qui sembla claquer avec un bruit de voile. Le poitrail des bêtes au galop et les bottes des cavaliers frôlèrent les chasseurs à pied et plusieurs tombèrent dans leur hâte à laisser le passage. Le sentier déboucha enfin sur une hauteur et le regard plongea sur un plateau aride où des rochers plats brillaient comme du silex. Un soleil froid fit miroiter derechef

les cuivres des casques et cet éclair fit bouger au loin un campement nomade dont les tentes brunes en poil de chèvre se confondaient avec le sol. On entendit des tirs de mousquetons. Le groupe de spahis emmené par Yussuf galopait déjà au loin et encerclait le campement qui tirait à tout va.

Quand la colonne fut descendue des hauteurs boisées un prisonnier, les mains liées dans le dos, était accroupi près d'une sentinelle. Il portait le large vêtement des tribus nomades, la gandoura de laine brune et la calotte tenue par un long turban de toile blanche et fine.

La sentinelle était un spahi du régiment de Yussuf. Elle était assise sur les talons et pelait une orange avec un long couteau. La peau de l'orange, blanche et fine elle aussi, se déroulait comme un long serpent.

Yussuf sortit d'une tente. De la poussière ternissait ses bottes. Il fumait une longue pipe à tuyau très long et très étroit. Le prisonnier regarda Yussuf. Yussuf parla à la sentinelle. C'était la première fois qu'Ermerie et les autres voyaient un prisonnier. Ils étaient comme hypnotisés.

Ils parlent arabe, dit machinalement l'un d'eux.

Lä, lä, dit la sentinelle.

Le long long ruban de la spirale de la peau de l'orange ne cessait de tourner autour des doigts de l'homme occupé à peler une orange.

Une sentinelle pèle une orange là-bas, sur la frontière marocaine. La peau tombe avec une mollesse calculée et le fruit tombe à son tour avec un bruit mou. Le couteau reste nu et inutile dans la main de l'homme.

Pourquoi avoir pelé l'orange si c'est pour la jeter ? se demanda Ermerie.

C'est alors que la sentinelle s'approcha par-derrière du prisonnier. Elle se pencha vers lui avec une lenteur bienveillante, passa son bras gauche autour de son cou comme pour l'embrasser et lui releva la tête. Alors seulement, d'un coup, elle lui ouvrit la gorge.

Ermerie ne parla jamais de « l'incident ». Une espèce d'effroi et de dégoût lui paralysaient la langue. Un restant de

pudeur envers lui-même et envers les autres l'empêchait de commenter le fait qui, plus il s'éloignait dans le temps, prenait la tournure d'un fait divers. Certains croyaient avoir vu la chose (qui ne l'avaient pas vue) ; d'autres qui l'avaient vue en rajoutaient dans le spectaculaire et affirmaient avoir saisi d'instinct leur fusil. Bientôt personne n'en parla plus.

Et puis le choléra leur tomba dessus. Certains buvaient une eau saumâtre qui stagnait dans des creux au milieu d'une croûte de sel.

Ne buvez pas l'eau des chotts ! criaient les officiers.

Mais l'eau s'était mise à manquer dans les citernes et la soif était la plus forte. Trois mille cinq cents hommes moururent du choléra (le quart de la troupe) et il fallut enterrer à tout va. Les ravines et les collines se couvrirent de milliers de cicatrices. La terre engrangea ces nouveaux fruits. Des casquettes couleur garance égayèrent les branches des croix faites à la va-vite. Des oiseaux facétieux et incongrus sur lesquels les grandes pluies diluviennes d'automne et d'hiver allaient s'abattre sans état d'âme.

Dirait-on pas un champ de coquelicots ! dit le serpat.

Mais l'heure n'était pas à la poésie. On avait eu la peau du meneur, et les tribus, après de vagues palabres, reconnurent provisoirement l'autorité de la France.

Tout ça pour ça ! aurait dit l'autre.

Siméon Ermerie termina son temps le 29 janvier 1862. Il y eut la quarantaine au port de Toulon. Enfin il fut libéré.

Au pays rien n'avait changé. Il trouva la Maine gelée. Il semblait que le temps, à l'instar de cette langue de glace, se fût gelé lui aussi. Tout flux avait disparu ; une immobilité mate, sans reflet, avait remplacé ce lent écoulement de l'eau dont on dit qu'il est le symbole du Temps. Figé, le temps semblait figé. Il se demanda ce qui avait changé, si quelque chose avait changé et alors qu'il se risquait sur la surface, il lui sembla marcher de plain-pied vers les siècles à venir, ceux qui verraient eux aussi la Maine gelée.

Dans cette répétition des saisons il voyait un immobilisme. Pourtant le paysage, dans une série de décalages subtils,

était en perpétuel mouvement. La neige tombait mollement, avec des délicatesses de femme. Les grandes pluies qu'on appelle là-bas les grandes eaux coulaient d'un ciel couleur de fusain noir d'une manière cotonneuse, ductile. Les paysages détrempés se noyaient dans une atmosphère spongieuse où les formes se diluaient, où les couleurs s'interpénétraient. Des maisons sévères, haussées sur leurs pierres de tuffeau, abritaient des mansardes aux châssis élégants, nichées sous des ardoises où courait le lichen. Les volets étaient hauts et lourds, les portes avaient des battants ornés de heurtoirs. Des courettes encloses de mur laissaient entrevoir quelques arbres, des cyprès, des lilas, parfois un cerisier ou un mimosa. Dans les grandes propriétés les noyers déployaient des frondaisons envahissantes et les maisons semblaient se ratatiner à côté d'eux.

Tout avait changé et rien n'avait changé. Les maisons semblaient le seul endroit où il y eût quelque chose d'inamovible.